

## Miséricorde et bonté de Dieu - Ascèse de l'homme - Déification

### Grégoire de Nysse,

Vie de Moïse, Theôria 2,42-48, SC 1bis p.43-44

Maintenant qu'il s'est élevé à un plus haut degré dans, les vertus de l'âme, à la fois par une longue application et par les lumières d'en-haut, c'est au contraire une rencontre heureuse et pacifique qu'il fait en la personne de son frère, envoyé par Dieu au devant de lui. Si nous transposons, cet épisode au sens figuré, il ne sera peut-être pas inutile à notre but. Car c'est bien réellement que ceux qui **44** pratiquent la vertu voient s'offrir à eux l'assistance donnée par Dieu à notre nature, assistance qui existait déjà auparavant, puisqu'elle existe déjà à notre naissance, mais qui n'apparaît et dont nous ne prenons conscience que lorsque nous nous sommes suffisamment familiarisés avec la vie d'en-haut par le progrès et l'application et que nous nous dépouillons en vue de plus rudes combats. Mais pour ne pas avoir l'air d'expliquer le mystère par le mystère, j'exposerai plus à découvert le sens de ce passage. Il y a une doctrine digne de créance, qui tient son autorité de la tradition des Pères, disant que, après la chute de notre nature dans le péché, la Providence (44) divine ne nous abandonna pas à notre déchéance, mais plaça à côté de chacun de nous, pour le secourir dans la vie, un ange, ayant une nature incorporelle ; et que par contre le meurtrier de notre race, cherchant à nuire à la vie de l'homme, employa contre lui le même procédé, en la personne d'un démon mauvais et malfaisants<sup>1</sup>. L'homme se trouve ainsi placé entre les deux adversaires **46** dont les intentions sont contraires. Il dépend de lui de faire triompher l'un ou l'autre. Le bon esprit agit dans l'âme en montrant les récompenses espérées de ceux qui pratiquent la vertu, l'autre en offrant des plaisirs sensibles dont il n'y a espoir de retirer aucun bien, mais dont la jouissance et la vue enchaînent dans le moment présent les sens des âmes faibles. Si l'homme se garde des appâts **47** du mal et s'oriente intérieurement vers le bien en tournant pour ainsi dire le dos au vice, son âme placée face aux biens futurs est comme un miroir où les images et les formes de la vertu, présentées par Dieu, s'impriment dans la pureté de l'âme ; et c'est alors qu'un frère secourable se présente à lui et se range à son côté. L'homme en effet, par sa partie raisonnable et spirituelle peut être appelé le frère de l'ange qui apparaît et vient nous assister, quand nous approchons du Pharaon.

### Dorothee de Gaza. De la Conscience

SC 92. Cerf, 2001

**40.** Quand Dieu créa l'homme, il déposa en lui un germe divin, une sorte de faculté plus vive et lumineuse comme l'étincelle, pour éclairer l'esprit et lui faire discerner le bien du mal. C'est ce qu'on appelle la conscience, qui est la loi naturelle. C'est en se conformant à cette loi de la conscience que les Patriarches et tous les saints avant la loi écrite ont été agréables à Dieu. Mais les hommes l'ayant progressivement enfouie et foulée aux pieds par leurs péchés, il nous fallut la loi écrite, il nous fallut les saints prophètes, il nous fallut même la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ pour la remettre au jour et la réveiller, pour ranimer par la pratique de ses saints commandements cette étincelle ensevelie. Il est donc désormais en notre pouvoir, soit de l'ensevelir à nouveau, soit de la laisser briller et nous éclairer, si nous lui obéissons. Si, en effet, notre conscience nous dit de faire telle chose et que nous la méprisons, si elle parle de nouveau et que nous ne faisons pas ce qu'elle dit, persistant à la fouler aux pieds, nous finissons par l'ensevelir, et la charge qui pèse sur elle l'empêche désormais de nous parler clairement.

Mais telle une lampe dont la clarté est troublée par des impuretés, elle commence à nous faire voir les choses plus confusément, pour ainsi dire plus obscurément ; et de même que dans une eau bourbeuse nul ne peut reconnaître son visage, nous en arrivons progressivement à ne plus percevoir la voix de notre conscience, au point de croire presque que nous n'en avons plus. Il n'est personne pourtant qui en soit privé, car, nous l'avons dit déjà, c'est quelque chose de divin qui ne meurt jamais; elle nous rappelle sans cesse le devoir, mais c'est nous qui ne l'entendons plus, comme je l'ai dit, pour l'avoir méprisée et foulée aux pieds. [...]

**42.** Efforçons-nous donc, frères, de garder notre conscience, tant que nous sommes en ce monde, prenant soin de ne pas encourir son blâme en quoi que ce soit, et de ne jamais la fouler aux pieds pour la moindre chose. Car vous savez que, de ces petites choses soi-disant sans importance, on en vient à mépriser aussi les grandes. On commence par dire: Qu'importe, si je dis ce mot ? Qu'importe, si je mange ce petit morceau? Qu'importe, si je m'occupe de cette affaire ? A force de dire: Qu'importe ceci, qu'importe cela, on contracte

<sup>1</sup> Les conceptions des deux esprits ou des deux anges remonte aux spéculations des Esséniens (*Manuel de discipline*, III, 17-26). On la retrouve en dépendance d'eux chez le Pseudo-Barnabé et chez Hermas (AUnET, *Affinités littéraires et doctrinales du Manuel de discipline*, R. B., 1952, pp. 219-239) et en dépendance d'Hermas chez Origène, chez qui elle prend un grand développement (BETTENCOURT, *Doctrina ascetica Origenis, passim*). Voir J. DANIELOU, *Démon*, Diet. Spir., III, pp. 160-168).

un chancre mauvais et irritant, on se met à mépriser jusqu'aux choses importantes et plus graves, à piétiner sa conscience, et finalement on court le danger de tomber degré par degré dans une totale insensibilité.

**Maxime le Confesseur** (*Ep. 25, PG 91, 613 C - D*)

1. Je te demande de prier pour moi le Seigneur afin que je sois ramené à une foi en Lui qui soit vivante et agissante, non paralysée par les passions mais portant la puissance de la Croix, de la Mort, du Tombeau et de la Résurrection du Christ. La puissance de la Croix par l'inaction du péché. La puissance de la Mort par le rejet le plus complet du mal. La puissance du Tombeau dans la déposition par l'âme de tous ses attachements sensibles. La puissance de la Résurrection dans la richesse des vertus, la surabondance de la vraie connaissance du Christ et la résurrection à partir du périssable vers le supérieur, afin de devenir concorporel et co-spirituel avec Lui. Et pour le dire simplement, Lui devenir en tout semblable selon sa promesse, à l'exception de l'identité de nature.

**Maxime le Confesseur**, *Mystagogie*, IV, P.G., 91, col. 672 BC ; VI, P.G., 91

2. L'église est comme un homme. Pour âme, elle a le sanctuaire, pour esprit l'autel divin, pour corps la nef [...]. Par sa nef, comme par un corps, elle propose l'acquisition d'une sagesse pratique ; par le sanctuaire, comme par une âme, elle interprète spirituellement la contemplation de la nature ; par l'autel divin, comme par l'esprit, elle pénètre dans la vision de Dieu. En retour, l'homme est une église mystique. Par la nef de son corps, il illumine ses puissances actives [...] ; par le sanctuaire de son âme, il offre à Dieu les essences spirituelles des choses [...] par l'autel de son esprit il invoque le silence au coeur de la parole divine, grande voix qui dépasse toute connaissance. Là, autant qu'il est permis à l'homme, il s'unit à la divinité.

3. Le Verbe en effet communie avec la nature d'une deuxième communion beaucoup plus admirable que la première, pour autant qu'il communique d'abord le meilleur pour à la fin partager le pire volontairement afin de sauver l'image et de faire la chair immortelle en effaçant totalement la parole du serpent glissée à l'oreille et en rétablissant la nature dans sa pureté originelle l'emportant de loin sur la première par la déification. (Questions à Thalassios LIV, PG 90, p.225).

**Grégoire Palamas.**

« J'appelle choses corporelles ce qui dans nos pensées provient des plaisirs du corps, ce qui s'attache à elles en leur apparaissant comme agréables et les attire vers le bas ».

« Quand à ce qui se passe dans le corps en venant de l'âme pleine de joie spirituelle, c'est une réalité spirituelle, bien qu'agissant dans le corps. La joie spirituelle qui vient de l'esprit dans le corps n'est pas du tout corrompue par la communion au corps, mais transforme ce corps et le rend spirituel, parce qu'il rejette les mauvais appétits de la chair, ne tire plus l'âme vers le bas, mais s'élève avec elle. De sorte que l'homme tout entier devient esprit, suivant ce qui est écrit: Celui qui est né de l'Esprit est esprit (Jn 3,6) » Anthropologie (II) de Saint Jean Damascène à Saint Grégoire Palamas » - cours 11 – page 58/64 - Père Marc Antoine Costa de Beaugard.

Sens-tu que les yeux qui voient dans l'ordre naturel sont aveugles à l'égard de cette lumière? Cette lumière n'est donc pas sensible, et ceux qui la voyaient ne la voyaient pas simplement de leurs yeux sensibles, mais d'un regard transformé par la puissance de l'Esprit divin. Ils furent donc changés, et ainsi ils virent le changement qui, par l'action de Dieu, avait affecté notre nature, du fait de son union au Verbe de Dieu, non pas tout récemment, mais dès le moment où le Verbe l'avait assumée.

„L'aspect de Son visage devint différent, et Son vêtement d'un blanc fulgurant” (Luc 9,29), car il n'aperçoit aucun point de comparaison pour tout ce qui s'accomplit sur la montagne. Marc décrit bien les vêtements, mais en disant „resplendissant, aussi blancs que neige”, il a montré lui aussi que les images et les exemples sont déficients par rapport à la contemplation de ces vêtements.

Cette lumière-là a recouvert les vêtements, comme il est normal, ou plutôt les a changés, ce qui n'est pas le fait d'une lumière sensible. Et ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'après les avoir changés, elle les a alors gardés inchangés, comme il apparut peu après

Transfiguration du Seigneur, Première Homélie, dans: *Joie de la Transfiguration*